

Marie-Noëlle Jacob-Duvernet

L'impossible ouverture *

D'ordinaire, c'est le possible qui fait ouverture. Alors pourquoi proposer d'inverser ? L'oxymore de mon titre, l'impossible ouverture, peut-il éclairer ce thème des transferts ? Ce thème, j'ai choisi de le traiter sous l'angle du transfert au savoir.

Le transfert, rappelons-le, est l'institution d'un savoir supposé chez l'Autre. Tout le temps de la cure, l'analyste incarne le savoir qu'il y aurait. Cette incarnation est en général plutôt rassurante pour l'analysant. Car si le savoir est chez l'Autre, c'est l'occasion d'un recul névrotique sous la forme de ne pas y toucher.

Avec le pluriel du transfert, le savoir s'échappe d'une localisation unique, ce qui est plutôt réjouissant. Cesser de reculer et s'y mettre soi. Mais dans l'après-coup d'une cure, outre la joie de la multiplicité des savoirs, c'est la difficulté rencontrée d'un savoir non fixé. La difficulté du sans cesse recommencer, du savoir qui s'efface, du savoir à refaire, du savoir de l'intransmissible, de l'inaudible, du sans mot du réel. Quand vient l'ouverture des transferts au savoir, on n'en fera donc pas le tour. On ne peut pas cerner les points d'impossible au sens de les circonscrire ou de les délimiter.

Et pourtant, ne cesse-t-on jamais de préférer attraper la queue du Mickey si ça se pouvait ? La queue d'un savoir dont on viendrait enfin à bout. *Les transferts* disent que non. Le pluriel des savoirs dit qu'il n'y en a pas qu'un, ni localisable, ni saisissable dans sa finitude ou son intégralité.

Pour avancer sur cette préférence humaine, reprenons le Lacan du séminaire *Le Sinthome* quand il en est question pour lui-même à propos de la recherche : « Il y avait un temps où j'étais un peu claironnant. Je disais comme Picasso – je ne cherche pas, je trouve. Mais j'ai plus de peine maintenant à frayer mon chemin ¹. » On n'a pas l'idée que cette peine soit liée à une quelconque incapacité dans un séminaire riche de nouveautés et de concepts. Non, Lacan reprend la phrase célèbre de Picasso d'une lettre sur l'art pour dire que lui, Lacan, fait autrement. Je le cite : « [...] je commence à faire ce qu'implique le mot de recherche, soit à tourner en rond ². »

C'est une façon très spécifique de parler de la recherche plutôt présentée comme l'action de chercher pour trouver. Rappelons le mot de Pierre Dac : « Des chercheurs qui cherchent, on en trouve ; mais des chercheurs qui trouvent, on en cherche. »

Dans le champ analytique, on dit les choses autrement, on ne cherche pas des chercheurs qui trouvent. Cela ne dévalue pas le sens de la recherche en psychanalyse, bien au contraire. Mais il faut la situer. Il ne s'agit pas tant de trouver que de trouvaille, avec l'équivoque que le mot permet, *faire jaillir le trou qui vaut*. Voilà, quand Lacan parle d'invention, c'est précisément à l'endroit du trou.

Ce que l'on peut inventer, c'est dire comment, c'est dire qu'il y a un trou. L'objet *a*, le réel ont cette fonction de nommer le trou. Et ça, Lacan reconnaît l'avoir inventé. Avoir inventé l'objet *a*, il le dit dans *Les non-dupes errent* ³, et avoir inventé le réel, dans *Le Sinthome* ⁴.

C'est pour cette raison du trou qu'avec la recherche on tourne en rond. Le trou est indépassable, le point de départ reste inconfortable comme nécessité. Il ne peut y avoir l'assise d'une thèse, l'assise d'une réalité première.

Alors c'est « difficile de s'intéresser à ce qui devient une recherche ⁵ » quand bien même c'est l'ouverture à une collaboration avec d'autres. Mais c'est difficile parce qu'on ne cesse pas de rencontrer le réel quand on ne renonce pas à savoir. Le savoir est en effet troué par les impossibilités, les incohérences, les contrastes, les questions, l'ab-sens.

Au fond, le savoir de la recherche est un savoir sans solution. Non pas tout à fait sans réponse, car il y a des bouts de réponse qui permettront de nommer. Mais ce n'est pas un savoir qui solutionne, une solution qu'on pourrait claironner.

Alors, comment utilise-t-on le trou pour savoir ? Ça laisse d'abord assez perplexe, cet usage du trou, et puis ça met au travail du nœud borroméen avec Lacan. À de nombreuses reprises, dans de nombreux séminaires, Lacan rend compte de l'influence déterminante et subversive du nouage borroméen sur la pensée et sur le devenir d'une cure analytique.

Dans *Le Sinthome*, il évoque la souplesse de la pensée, qu'il oppose à la rigidité hystérique, le retournement possible de la pensée qui n'est pas son renversement, l'évidement qu'il distingue de l'évidence avec la « chaîneud ⁶ », etc.

Je vais développer un des exemples de ce séminaire pour donner corps à cet usage du trou dans le savoir.

C'est à propos du retournement de la pensée par le nœud que Lacan prend l'exemple de la sommation de Popilius.

Pour qu'il y ait retournement, il faut considérer que le cercle n'est pas un tout, car dans le cercle il y a un trou. L'intérieur devient l'extérieur parce que le trou fait ouverture. Le trou du cercle est ce sur quoi on peut s'appuyer pour se retourner.

La sommation de Popilius est celle-ci : « J'ai fait un rond autour de toi et tu ne sortiras pas de là avant de m'avoir promis telle chose ⁷. »

Le contexte historique est lointain, bien avant notre ère, et Popilius est un ambassadeur pour la paix, envoyé en mission pendant le conflit entre Rome et la Macédoine. Pour hâter une négociation difficile, Popilius trace le fameux « cercle de Popilius ». Avec un bâton, il entoure d'un cercle le roi Antiochos, lui interdisant d'en sortir tant qu'il n'aura pas donné sa réponse. Antiochos sort du cercle en *promettant* de ne pas faire la guerre.

Il s'agit donc de sortir d'un cercle, dispositif symbolique où le corps est enfermé. Le corps par lui-même ne peut rien, il ne sort pas du cercle, c'est un « corps inerte » dit Lacan. Il sort en s'appuyant sur une promesse, c'est-à-dire sur ce qu'il n'y a pas. Une promesse, c'est bien cela, c'est ce qu'il n'y a pas encore. Donc, pour sortir du cercle où le corps inerte est enfermé, il faut s'appuyer sur le trou du symbolique et non sur la rigidité du dispositif enfermant. Et ce retournement implique le réel, car il n'y a de sortie du trou pour le corps que par la promesse d'une action réelle.

S'appuyer sur ce qu'il n'y a pas, consentir à l'impossible ouverture d'un savoir toujours à refaire est à notre programme.

Sur ce dernier point du savoir à refaire, je citerai pour terminer une anecdote de Picasso, relatée dans cette même lettre sur l'art qui date de la période de l'entre-deux-guerres, 1926 : « Je suivais un jour la rue des Martyrs, écrit Picasso. Un marchand à bric-à-brac était en train d'étaler des toiles le long du mur de sa boutique. Un portrait attira mon attention. C'était une tête de femme, au regard sévère et pénétrant, limpide et résolu : un regard de femme française. La toile était énorme. Je demandai le prix. "Cent sous", me répondit le marchand. "Vous nettoierez la toile et vous pourrez travailler dessus ⁸". »

Mots-clés : transfert, savoir, recherche, cercle de Popilius.

* [↑](#) Intervention au séminaire EPFCL « Transferts », à Paris le 4 octobre 2018.

1. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 91.

2. [↑](#) *Ibid.*

3. [↑](#) J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon 9 avril 1974.

4. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, op. cit.*, p. 132.

5. [↑](#) *Ibid.*, p. 91.

6. [↑](#) *Ibid.*, p. 109.

7. [↑](#) *Ibid.*

8. [↑](#) P. Picasso, *Propos sur l'art*, Paris, Gallimard, coll. « Art et Artistes », 1998, p. 24.